

L'analyste et son pari

Alejandra Ruíz LLadó

Dans ce que nous pourrions considérer comme un climat d'époque, la liberté est découpée comme un signifiant privilégié de ce qui est compris comme une claire extension de ses domaines. Liberté de mouvement, liberté d'accès à la connaissance, désormais configurée comme une masse flottante de livres, de cours, de musique, à laquelle nous pouvons accéder sans passer par un professeur, un guide, un libraire, ni payer de droits d'auteur. Celle de louer un utérus pour avoir des enfants, de congeler des ovules pour avoir une progéniture à volonté, au-delà des restrictions que la biologie imposait en d'autres temps. Celle de pouvoir choisir son genre, en essayant de se libérer des déterminations anatomiques du sexe et, en même temps, d'exiger que l'anatomie - en fait, le pouvoir médical - adapte le corps à ce choix, défiant et accomplissant en même temps la maxime freudienne selon laquelle "l'anatomie est le destin", puisque la liberté de changer le destin entraîne curieusement le droit de modifier l'anatomie.

"Yo nena, yo princesa : Luana, la niña que eligió su propio nombre" est un livre écrit par Gabriela Mansilla, mère d'une fille trans. Il s'agit d'un journal qui commence en 2011, lorsque Luana a 4 ans, et se termine en 2013, lorsqu'elle obtient sa carte d'identité en tant que fille. Elle est connue pour être la plus jeune personne au monde à avoir réalisé ce changement. Je ne vais pas m'attarder, à cette occasion, sur les détails du livre, au sujet duquel j'ai déjà publié un ouvrage dans lequel je détaille les points qui, du point de vue de la mère, visent à rendre compte du changement d'identité de genre de son fils Manuel. Je voudrais souligner, à cette occasion, ceux qui touchent à la question de la liberté :

L'émergence d'un désir d'être une fille, que la mère reconnaît et situe à l'âge de deux ans. Sans savoir s'il s'agit d'un désir au sens psychanalytique du terme - nous manquons d'éléments pour définir s'il s'agit d'une injonction, d'une poussée ou d'un désir - nous pouvons le considérer comme tel, au moins pour le moment.

2 - Un deuxième moment, où la mère se rend chez un neurologue, un psychologue et un psychanalyste, qui échouent successivement devant l'aggravation de l'état de l'enfant et de certains maux dont il souffre depuis son plus jeune âge : insomnies, problèmes d'alimentation, perte de cheveux. Face aux tentatives de certains de ces thérapeutes de lui faire accepter sa condition masculine, l'enfant s'énerve et cache ses vêtements féminins ou les porte en cachette. À l'âge de trois ans et demi, il se tire les cheveux, se cogne la tête contre le mur, se mord.

En regardant un documentaire de National Geographic sur les personnes transgenres, la mère reconnaît immédiatement son fils : "C'est ce qu'il a. C'est ça. Dès lors, la mère est rassurée car elle trouve enfin un signifiant de ce qu'a son enfant. Ce signifiant nomme tous les maux de l'enfant, donnant à certains signes une autre signification que celle d'une maladie, d'un tableau d'angoisse ou d'une simple névrose. La mère le retire du traitement et, c'est son choix, consulte un service spécialisé.

4 - Le 31 juillet 2011, note Gabriela avec une curieuse précision dans son livre, son fils Manuel, âgé de 4 ans, apparaît vêtu d'un de ses t-shirts, long et ressemblant à une robe. Et il fait une déclaration : "Je suis une fille et je m'appelle Luana. Et si tu ne m'appelles pas comme ça, je ne t'écouterai pas". La mère en déduit que "c'est fini, il n'y a pas de retour en arrière possible". Elle a choisi un nom, un nom de femme, elle le dit au père". Le récit de la mère met en évidence l'attribution d'un choix définitif, "sans retour en arrière" et qui, on le souligne, a été fait par Manuel seul et de son propre chef.

Après cet épisode, la mère de Luana décide de se rendre au service spécialisé dans les identités trans, qui appartient à l'hôpital Durand, où elle est orientée vers la psychologue Valeria Paván.

Mme Paván est activiste et coordinatrice du secteur santé de la communauté homosexuelle argentine (CHA) et confirme la nomination : il s'agit d'une fille trans. À partir de ce cas, elle a réalisé le documentaire "Yo nena, yo princesa", écrit le prologue du livre de Gabriela Mansilla et a également édité une compilation, récemment publiée, dans laquelle tous les professionnels, directeurs d'école, enseignants et activistes LGTTTBIQ qui ont accompagné le changement d'identité parlent de Luana. On peut considérer cette publication comme le non plus ultra de l'idéologie du genre.

6.- Ce qui est historicisé tant dans le livre de Gabriela Mansilla que dans ceux des professionnels et activistes qui ont mené l'accompagnement, ce qui est attesté de manière centrale, c'est l'apparition d'un désir trans, son émergence, le moment où un garçon ou une fille dit percevoir son corps comme identifié à un genre différent du genre biologique, comme un fait d'autodétermination. Cette autodétermination nécessite effectivement de donner à l'enfant le statut de sujet à part entière, c'est-à-dire d'adulte. Si, d'une part, l'enfant ne peut consentir à un rapport charnel avec son seul consentement, parce qu'il est entendu que son consentement ne vaudrait rien en tant que mineur, dans la mesure où l'identité de genre est juridiquement séparée de toute connotation sexuelle et est consacrée comme un droit, le consentement de l'enfant vaut comme

sujet à part entière. Mais ce qui est important, ce n'est pas l'aspect juridique en tant que tel, mais ce qu'il révèle de l'idéologie et de l'horizon temporel dans lequel nous évoluons. Il y a une partie de la société qui croit en un savoir inné et en un sujet qui pourrait s'autodéterminer, sans passer par l'Autre. Un sujet qui aurait en lui-même les éléments de ses identifications, de ses choix, de ses orientations, ce qui présuppose en chacun de nous un savoir inné.

Le récit de la mère est précisément construit sur cette hypothèse : qu'elle-même, en tant que mère, n'a rien à voir avec l'émergence de la décision transgenre de sa fille. Aujourd'hui, tu es plus une fille que toutes les filles que je connais, tu as choisi ton nom, tes couleurs, tes robes et tes poupées. Tu as choisi "d'être" et maman ne fait que te soutenir et t'accompagner dans tes décisions, ce que j'ai appris à respecter en voyant que de cette façon tu te sentais plus heureuse". À l'âge de 4 ans, Luana entre à l'école maternelle habillée en fille. Peu après, la nouvelle loi sur l'identité de genre est adoptée et le processus d'obtention d'un DNI commence. Afin de réaliser le changement d'identité par le biais d'une résolution judiciaire, ce que nous ne pouvons pas développer ici, les activistes et les avocats décident de transformer Luana en un cas de témoignage et, sur cette base, il est décidé que l'identité trans de Luana devra passer par un processus de visibilité conjointe : "Le coming out de Luana sera développé en tant qu'appel". L'ACS espère que la revendication de Luana sera également une revendication d'intérêt collectif, d'intérêt social : "...ce que beaucoup pourraient considérer comme une voie risquée - le traumatisme potentiel de l'exposition intime d'une mineure - doit être valorisé à sa juste valeur. Luana peut être ce qu'elle est, elle peut porter le nom d'une fille qu'elle perçoit et à laquelle elle s'identifie, parce qu'elle a affronté le processus dignifiant de la visibilité. Parce qu'elle a pris le risque de remettre en question les lois de l'État en quête de reconnaissance, en dépit de la peur et de la stigmatisation.

L'apparition de Gabriela Mansilla dans les médias a eu un impact énorme. Lettre au gouverneur et au président de la nation, l'amour d'une mère en faveur des droits d'un enfant était inacceptable. Il existe cependant une tension entre la visibilité d'un cas qui s'autoproclame révolutionnaire, comme celui de Luana, et le soin de l'intimité, fondateur de la voyance, encore plus dans le cas d'un enfant de 4-5 ans. Dans les trois livres que je mentionne, Luana - et sa mère - sont censées avoir triomphé d'une lutte, d'un exploit considéré comme héroïque. Affronter les lois de l'Etat", "gagner une grande bataille culturelle", "ouvrir le fossé de la pensée dont parle Jacques Rancière", comme l'affirme la secrétaire académique Gabriela Diker de l'Université nationale de General Sarmiento.

Aucune attribution, aussi excessive qu'elle puisse paraître face aux désirs réels d'un enfant de cinq ans, ne l'est face à l'enthousiasme que suscite l'affaire chez ces spécialistes : "Luana est un petit messie, même si une telle comparaison peut choquer les athées et les réactionnaires". "Et poursuit le Dr Alfredo Grande, coordinateur de l'équipe thérapeutique qui assiste Gabriela Mansilla et ses enfants, "Mais Luana est le prophète des temps du désir..."Laissons nous libérer, le reste n'a pas d'importance", disait le père de la patrie. Et la seule liberté possible, c'est la liberté du désir. Nous ne sommes libres que lorsque nous sommes ce que nous voulons être... J'admire sans envie - ce qui, je vous l'assure, n'est pas facile - la liberté de Luana. Et je l'associe à l'affirmation d'une autre combattante de toutes les libertés, Rosa Luxemburg : La liberté des autres prolonge la mienne à l'infini"..."C'est Luana. Ta liberté a prolongé la nôtre à l'infini. Tu mérites notre infinie gratitude.

9. -Si la possibilité d'un échange entre ces psychologues et psychanalystes militants est importante, il faut souligner que les différences entre la psychanalyse et ce type d'accompagnement sont si profondes qu'elles nous obligent à pratiquer le type de dialogue proposé par Freud dans La psychanalyse laïque, où l'on ne peut jamais convaincre l'autre mais où l'on peut argumenter ses différences et soutenir sa spécificité, ce qui n'est pas une mince affaire à une époque où la psychanalyse doit adopter des signifiants qui ne renvoient pas à ses propres termes et en laisser de côté d'autres qui, bien qu'essentiels pour elle, ne sont pas acceptés par un autre discours social. Pour la psychanalyse, le sujet n'est pas libre par rapport aux signifiants qui le déterminent, il a la liberté de l'aliénation forcée, sans laquelle il perd sa bourse et sa vie. Il a aussi la liberté de faire autre chose de ces signifiants qui le déterminent que son simple assujettissement. Il y a donc une marge de liberté, même si son ostentation nous est toujours suspecte. Pourquoi insister sur la liberté de choix de Luana à l'âge de quatre ans, l'élever pratiquement à un idéal absolu, si ce n'est pour me déresponsabiliser des effets de ma propre intervention, dans la mesure où quelqu'un s'implique personnellement comme thérapeute, mère, avocat, militant dans l'avancée de ce désir trans dans la sphère sociale ? La prétendue liberté de Luana, exhibée tout au long du livre, ne serait-elle pas finalement en partie son esclavage, puisque son histoire est réappropriée par son environnement, la projection des fantômes de chacun, assimilée à une liberté totale qui n'existe ni pour Luana ni pour personne d'autre ? S'agit-il de la construction d'un cas témoin, construit comme un " exemple à suivre " sur le chemin d'un désir trans qui aspire à une grande réforme sociale, à un nouveau projet utopique ?

Il semble que ce soit le cas. Lors d'une conférence à l'Untref à Buenos Aires, Judith Butler s'est déclarée enthousiaste à l'idée que de nombreux enfants transgenres puissent s'épanouir. "L'enfant transgenre ne doit pas être isolé, il doit être en communauté avec ses pairs, afin de ne pas être exposé à la famille comme seule structure sociale. Nous avons besoin d'une énorme transformation dans les écoles, les gymnases, les parcs, pour que les enfants trans puissent s'épanouir. Les enfants trans ont besoin d'être avec d'autres enfants trans pour pouvoir s'identifier et profiter de la vie.

Jean Allouch a récemment souligné une interprétation intéressante du terme "liberté". Lacan déclare à un journaliste belge : "Je ne parle jamais de liberté". Quand la liberté s'affiche, Lacan la met de côté. Le 3 février 1972, jugeant "indécente" l'inscription "Liberté, Égalité, Fraternité", il propose de l'effacer des murs de la République française ; peu de temps auparavant (10 mars 1970), elle avait fait l'objet d'une accusation similaire : "Cet attachement à la fraternité sans compter le reste, la liberté et l'égalité, est une chose curieuse, dont il conviendrait d'apercevoir ce qu'elle recouvre". Que recouvre-t-il ? En 1958, il jugeait tout discours sur la liberté comme étant "par définition non seulement inefficace, mais profondément éloigné de sa fin et de son but".

10.- Si ce projet utopique existe, il faut reconnaître que la psychanalyse n'a jamais pu contribuer à sa formulation. La clinique vient toujours après la chute des idéaux et non leur intronisation, elle paie ses frais plutôt que de recueillir ses crédits. Déclaré d'intérêt culturel par le Sénat et édité par l'Université de Gral Sarmiento, nous ne pouvons pas savoir si Luana adulte sera heureuse et fière ou horrifiée par la teneur des confessions de sa mère, des thérapeutes qui l'accompagnent, de ses professeurs, de ses compagnons de lutte. Ce que nous pouvons savoir, c'est que tant qu'il y aura un psychanalyste, il y aura un lieu où tout cela pourra être mis à l'épreuve, où ces affirmations pourront tomber, où la liberté pourra se lire dans ses déterminations et dans les opérations d'aliénation qui président à la structuration du sujet qui n'est pas sans l'Autre, et où la séparation pourra donner lieu à ce peu de liberté qui, sans être absolue, n'est pas si peu que cela non plus. Un lieu où les idéaux de l'analyste ont été déposés pour faire place à ceux de l'analysant, où le désir de l'analyste cède le pas au désir de l'analysant dont l'abstinence n'est pas lâcheté, ni inaction, mais au contraire possibilité de l'acte. Assurer la survie de cet espace, différent de tous les autres, est notre pari.